

# EDITORS' CORNER

## LES COMMUNS :

## UN ÉCLAIRAGE RÉFLEXIF

 **Celine BERRIER-LUCAS (elle/she/her)**

Professeure Associée

Institut Supérieur de Gestion – ISG Paris, France

celine.berrier-lucas@isg.fr

<https://orcid.org/0000-0002-3039-9935>

 **Charlène ARNAUD**

Enseignante-chercheure

Laboratoire de Gestion et des Transitions Organisationnelles (LGTO) – Université Toulouse-III Paul-Sabatier

Chercheuse associée à l'URM AGIR INRAE Toulouse

<https://orcid.org/0000-0003-1474-5022>

charlene.arnaud@iut-tlse3.fr

### RÉSUMÉ

Cet essai se propose de contribuer à l'appel lancé par Philippe Eynaud, Clément Feger et Corinne Vercher-Chaptal (2024), dans leur article introductif de ce numéro spécial, de considérer les « angles morts » de la recherche contemporaine sur les communs. Nous mobilisons les approches critiques en management afin de mettre en lumière la face sombre des communs, les *communs négatifs* (Mies & Bennholdt-Thomsen, 2001 ; Monnin, 2021), qui dans le contexte actuel de crises socio-écologiques et d'injustices prolifèrent (Tsing, 2015b). Cette critique prometteuse – et à travers elle, cet essai – constitue ainsi une invite à politiser les communs négatifs comme constitutifs du capitalisme moderne.

**Mots-clés :** communs ; communs négatifs ; approche critique

### ABSTRACT

*This essay is a response to Philippe Eynaud, Clément Feger and Corinne Vercher-Chaptal's (2024) invitation in their opening article of this special issue to examine the “blind spots” in current research on the commons. We use critical perspectives to unveil the harmful aspects of the commons, their dark side, known as negative commons (Mies & Bennholdt-Thomsen, 2001; Monnin, 2021), which are increasing in the midst of contemporary socio-ecological crises and injustices (Tsing, 2015b). This insightful critique – and, by extension, this essay – offers an opportunity to politicize negative common within modern capitalism.*

**Keywords:** commons; negative commons; critical management studies

\*\*\*

---

### INTRODUCTION

Depuis la publication du numéro spécial « Communs » publié par la *ROR* en 2012 (<https://www.cairn.info/revue-de-l-organisation-responsable-2012-2.htm>), la notion de communs a connu un essor spectaculaire (Eynaud *et al.*, 2024). Le projet de l'équipe

éditoriale invitée est de poursuivre la réflexion entamée en 2012 en dévoilant les points invisibles du courant des communs. Ce numéro spécial s'inscrit dans la ligne réflexive et critique placée au cœur du projet éditorial de la *ROR* (Arnaud *et al.*, 2023 ; Blanchet & Berrier-Lucas, 2021 ; Ramboarisata *et al.*, 2022), car il adopte une approche transdisciplinaire permettant ainsi

d'envisager de nouvelles possibilités d'actions. Dans cet essai, préambule inscrit dans les perspectives critiques en management, nous souhaitons contribuer à l'appel formulé par Philippe Eynaud, Clément Feger et Corinne Vercher-Chaptal « [...] de ne pas éluder les angles morts qui demeurent dans la recherche contemporaine [en se donnant] les moyens d'analyser les effets réels, souvent inattendus et parfois problématiques, produits sur le terrain par les approches qui se revendiquent des communs » (2024, p. 10).

Classiquement défini par Élinor Ostrom autour du triptyque i) une ressource partagée ; ii) gérée par une communauté ; iii) se donnant pour cela des règles et une gouvernance, le commun a pour vocation d'isoler certains types de biens d'une appropriation/captation exclusive par une minorité au détriment d'une majorité (Cornu *et al.*, 2017). Comme le précisent Dardot et Laval :

« Terme central de l'alternative au néolibéralisme, le « commun » est devenu le principe effectif des combats et des mouvements qui, depuis deux décennies, ont résisté à la dynamique du capital et ont donné lieu à des formes d'action et de discours originaux » (Dardot & Laval, 2015, p. 17).

Depuis les travaux sur les *Commons Pool Resources* (CPR)<sup>1</sup>, l'héritage ostromien s'est vu renouvelé par l'introduction d'approches critiques – certes rares, mais essentielles dans leur capacité à interroger l'ontologie moderne, la posture épistémique eurocentrée, les influences théoriques ou encore les limites empiriques des recherches menées au sein de ce courant (Baron *et al.*, 2011). Dans cet essai, nous retiendrons la double critique faite à l'égard des attributs utilitaristes et naturalistes du courant.

Inscrits dans une cosmologie moderne, les CPR s'appuient sur des fondements utilitaristes, constitutifs d'un rapport instrumental aux ressources, et s'appuient sur des catégories de biens (privés, publics et communs) dont la nature est pré-déterminée et rationnalisée. En cela, les approches critiques caractérisent les sous-jacents des CPR de conservateurs, d'ambigus en matière d'ancre théoriques et se conjuguant avec le maintien, par certains aspects, dans une logique capitaliste d' extraction et d'accumulation (Baron *et al.*, 2011 ; Dardot & Laval, 2015).

Ayant pour point de départ l'insatisfaction, qu'au final, tout pourrait finir par devenir bien communs, y compris l'agent entreprise<sup>2</sup>, en raison d'un amalgame entre « commun » et « libre accès »<sup>3</sup>, un des principaux apports de ce renouvellement théorique critique réside, selon nous, dans la distinction entre le libre accès, tel que l'a défendu Hardin, d'une organisation collective *i.e.* une régulation collective auto-organisée qui témoigne du caractère construit des communs.

Afin de faire face aux défis et urgences que la planète traverse, élaborer des connaissances de rupture est une des contributions possibles à l'effort terrestre de transition (Blanchet & Berrier-Lucas, 2021). Ces connaissances de rupture invitent à mobiliser les approches critiques comme socle analytique des crises socio-environnementales. Ici, nous choisissons d'aborder les approches critiques selon deux perspectives combinées : d'une part, l'analyse critique de la modernité, et, d'autre part, la critique transdisciplinaire. L'analyse de la modernité (Charbonnier, 2015 ; Descola, 2005 ; Latour, 1991) fournit des outils conceptuels puissants pour dévoiler les sous-jacents conceptuels et (re)situer les connaissances dans une cosmologie spécifique. Ici, il s'agira donc d'explorer l'héritage moderne de la notion de commun. Puis, d'analyser comment cette inscription moderne dans l'approche utilitariste conduit à éclairer ce que Mies & Bennholdt-Thomsen (2001) puis Monnin (2023) nomment des *communs négatifs*. Ensuite, la critique transdisciplinaire essayera de reproblematiser le champ des communs (Tsing, 2015b ; Tsing *et al.*, 2020), en particulier en proposant de le faire entrer dans l'ère du Plantationocène (Berrier-Lucas *et al.*, à paraître ; H. Davis & Todd, 2017 ; J. Davis *et al.*, 2019 ; Ferdinand, 2019 ; Haraway, 2015 ; Haraway *et al.*, 2016) et d'en observer les conséquences. Outil critique de l'anthropocène, nous préférerons la notion de Plantationocène (pensée par Haraway et Tsing) à celle d'Anthropocène mais aussi à celles proposées par Malm (traduction française, 2018), le Capitalocène, et Vergés (2017), le Capitalocène racial, pour qualifier notre ère géologique actuelle. Le Plantationocène permet de (re)donner à notre ère les dimensions historiques et politiques, absentes de l'Anthropocène, tout en discutant la perception homogénéisée de l'humanité anthropocénique qui nie les rapports de dominations établis par l'Occident. Datant la période de bascule à la colonisation des Amériques, et non à la révolution industrielle, le Plantationocène désigne les logiques prédatrices touchant au vivant (humain et non-humain) et

1. Courant qui s'est construit autour de la figure d'Élinor Ostrom et du cadre méthodologique élaboré par les chercheuses et chercheurs de l'école de Bloomington travaillant au sein du *Workshop in Political Theory and Policy Analysis* de l'Université d'Indiana (USA).

2. Non sans malice, nous reproduisons ici un verbatim dont nous avons été témoins lors de ce qui aurait dû s'annoncer comme une soirée éloignée de toutes considérations de recherche : « Tu sais j'aime beaucoup mon entreprise, mon travail a du sens et je considère ma boîte comme un *bien commun*. D'ailleurs, c'est ma boîte qui me protège notamment quand je suis malade. Je reste payée ». Faisant fi de ce que Cailleteau décrit comme un tour de force, « Avec l'assurance maladie, le droit de la sécurité sociale accomplit le tour de force de transformer la perception séculaire de l'état de santé ; un bien dont chaque individu est doté selon les hasards de la nature ; en une valeur de l'ordre juridique, un bien commun, celle du droit à la santé imposant le droit à la prise en charge des frais de santé » (Cailleteau, 2023, p. 33), notre interlocutrice nous a interpellé dans notre posture de chercheuse (Mandard, 2021, p. 163). Qu'elle soit ici remerciée, car cet essai est aussi le fruit de notre réflexivité sur cet échange.

3. Sur la formulation historique de cette objection fondamentale en économie, voir l'article de Fabien Locher (2013). « Les pâturages de la Guerre froide : Garrett Hardin et la « Tragédie des communs ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 60-1 (1) : 7-36. [DOI] <https://doi.org/10.3917/rhmc.601.0007>.

pointe le fait que la modernité économique occidentale s'est bâtie sur une conception extractiviste, esclavagiste et de spoliation des ressources (naturelles comme les terres, humaines comme les corps). Articulant les rapports sociaux et environnementaux, le Plantationocène propose donc de relier ensemble les exploitations des ressources naturelles aux exploitations humaines, avec le capitalisme, la modernité et les colonisations.

Dans cet article, nous revenons sur ces ouvertures critiques afin d'en explorer les potentiels émancipatoires. Dans un premier temps, nous revenons sur l'ancrage moderne de l'héritage ostromien et ses conséquences. Puis, nous tentons d'éclairer l'apport des communs négatifs. Enfin, nous proposerons de relier ces approches autour de la notion de féralité proposé par Anna Tsing et ses collègues afin de faire entrer les communs dans le « crassier » (Duperrex, 2018) et d'y entrevoir des manières d'atterrir (Latour, 2017).

## MODERNITÉ ET COMMUN

Théorie parfaitement contemporaine du néolibéralisme, les CPR se fondent sur une vision naturaliste des biens (Dardot et Laval, 2015) qui, par leurs caractéristiques propres, seront gérés plus rationnellement par l'action collective (biens communs), le marché (biens privés) ou l'État (biens publics). Bien qu'Elinor Ostrom fasse une grande place à la diversité des configurations, elle décrète *a priori* le mode de gouvernance le mieux adapté, à des fins de pérennisation d'un système d'exploitation. En effet, la définition séminale des Communs s'enchevêtre avec la notion de ressource. Ici, la ressource est perçue selon une approche utilitariste où les entités naturelles sont instrumentalisées et maximisées selon des calculs rationnels dans le but de servir un intérêt général. S'appuyant très majoritairement sur l'individualisme méthodologique et les théories du choix rationnel (Baron *et al.*, 2011), cette dimension d'utilité de la ressource est au cœur de tous les objets étudiés par Ostrom et les membres de son école, conférant ainsi à la théorie des communs une certaine positivité fondamentale et une vision anthropocentrique des enjeux socio-environnementaux. Défaut de toute approche relationnelle, l'environnement n'est compris que comme un ensemble de ressources à gérer grâce à sa valeur instrumentale, dans le but de générer un maximum de bien-être.

Cet héritage utilitariste benthamien, par son consequentialisme moral, confère également aux communs les principes d'agrégation, d'impartialité et d'universalisme. Concrètement, le principe d'agrégation conduit la théorie des communs à intégrer la notion économique d'externalité négative où le dommage est conçu *ex post* selon une évaluation comptable réparatrice. Comme le souligne Monnin (2023), l'introduction de l'externalité

négative dans la théorie des communs lui confère un double cadrage d'une part, dépolitisant, car l'impact est analysé comme inattendu et non issu d'une cause structurelle inhérente au modèle économique capitaliste ; et d'autre part, partiel, car l'impact est limité à une minorité dite lésée, et non compris dans ses enchevêtrements entre entités reliées. La taxe pigouvienne pouvant alors être mobilisée pour compenser la réalité *en commun* avec toutes les limites d'une internalisation du coût social de la pollution.

L'impartialité et l'universalisme se retrouvent également dans le projet théorique des communs lorsque certaines ressources naturelles sont nommées « bien commun mondial » comme l'air ou l'eau douce. L'idée sous-jacente est que certains attributs de cette ressource peuvent conduire à l'extraire de son historicité, de son localisme et de ses communautés dans le but de contribuer à un bien-être général (impartial) universellement partagé. Ressource qui, généralement, se situe géographiquement dans l'hémisphère sud (Mies & Shiva, 1993 ; Shiva, 1993). Le commun devient alors un outil de plus de domination du Nord global sur le Sud global (Mies & Bennholdt-Thomsen, 2001 ; Monnin, 2023).

Ainsi posée, la théorie des communs s'inscrit dans le dualisme classique caractéristique de la Modernité de Latour (1991) ou du naturalisme de Descola (2005). Cette inscription dans l'ontologie moderne conduit à penser le commun comme une « réalité bucolique » (Bonnet *et al.*, 2021) où les entités naturelles, selon leur catégorie d'appropriation, pourraient être soit exploitées, soit préservées pour éviter leur surexploitation et leur épuisement.

En s'appuyant sur les perspectives décoloniales, et les travaux de Walter Mignolo (2011) en particulier, on peut poursuivre les analyses de Bruno Latour et Philippe Descola en reliant la modernité au capitalisme et au colonialisme. Dès lors, on peut mettre en lumière des nœuds complexes où le projet moderne de civilisation eurocentrique et pacifiée fait montrer, finalement, d'une brutalité sauvage lors du déploiement généralisé de son modèle capitaliste.

La théorie des communs ostromienne correspond à une intégration des enjeux socio-environnementaux dans la théorie économique en raison des impacts des activités humaines sur les environnements terrestres typiques de la période post Guerre Froide (Locher, 2013). Néanmoins, dans le contexte du Plantationocène, où les dichotomies classiques sont réfutées au profit d'une approche relationnelle et où les enchevêtrements entre Modernité, capitalisme et colonialisme sont démontrés par les crises multiformes que nos sociétés traversent actuellement, le renouveau théorique proposé par les communs négatifs permet de questionner fondamentalement la « ressource » du triptyque classique de la théorie des communs.

## COMMUNS, FEMMES ET NATURE : LES COMMUNS NÉGATIFS

Le commun négatif met en exergue qu'aux ressources utiles des communs ostromiens, comme les forêts, les sols et les rivières, doivent être imbriqués les forêts *déboisées*, les sols *contaminés* et les rivières *polluées*, tout ce dont plus personne ne veut la propriété et dont il faut malgré tout prendre soin (Maurel, 2023 ; Monnin, 2023). Attribué en 2001 aux sociologues écoféministes Marie Mies et Veronika Bennholdt Thomsen, le concept de commun négatif a pour objectif de mettre au jour les traces des activités productivistes au sein de ces ressources partagées, traces que l'on tente de dissimuler, voire d'ignorer. Dans la littérature, les communs négatifs sont souvent décrits comme des déchets ou rebuts dont nous héritons, et qui témoignent des excès du système productiviste, par exemple le Continent de plastique, les infrastructures et déchets nucléaires ou les friches industrielles. Autrement dit, le commun négatif permettrait de dévoiler la face cachée du commun, celle de sa charge. En effet, s'il est vecteur de bienfait, le commun contient également des résidus dont on doit aussi s'occuper, y compris lorsque les communautés auront cessé de l'exploiter. Comme le présente Alexandre Monnin (2023), le texte du chercheur japonais Sabu Kohso (2018) consacré à la catastrophe nucléaire de Fukushima explique avec acuité l'apport théorique du commun négatif. Kohso indique :

« Le réchauffement climatique comme d'autres types de pollution ont été déclarés irréversibles et la catastrophe nucléaire de Fukushima est une manifestation de la tendance du progrès humain à submerger son dehors au point de le détruire. De là découle cette crise des "communs" que nous vivons, c'est-à-dire la contamination par les radiations invisibles des ressources naturelles, et la perte qui en résulte d'un lien permanent avec la terre. [...] L'économie capitaliste s'est construite sur l'expropriation et la marchandisation des communs, ainsi que sur le transfert des déchets vers les territoires des plus pauvres. Plus les sociétés capitalistes se développent, plus elles perdent leur capacité à recycler ce qu'elles produisent en excès, reléguant ainsi le négatif au domaine de l'invisible – l'air, l'océan, le sous-sol, les territoires économiquement inférieurs.

Si on nomme "communs négatifs" les déchets ne pouvant être recyclés, la contamination radioactive post-Fukushima en constitue peut-être le pire exemple jamais connu. »<sup>4</sup>

Pour penser le commun négatif, Mies et Bennholdt Thomsen ajoutent la dimension genrée de la face cachée des communs ostromiens. En s'inscrivant dans le courant écoféministe (Hache, 2016 ; Merchant, 1989, 1990,

2006 ; Mies & Shiva, 1993 ; Plumwood, 1993), elles mettent en avant l'assimilation moderne du genre féminin à la nature conduisant à son exploitation. C'est parce que la dichotomie moderne sépare et hiérarchise les genres masculin et féminin, autorisant la domination de l'un sur l'autre selon une visée patriarcale (car le genre masculin est assimilé au Sujet pensant et que le genre féminin est lui assimilé à l'Objet non pensant) ; que la Nature objectivée est donc assimilée au genre féminin ; que l'on attribue à la Nature la caractéristique de ressource à exploiter afin de créer une production. Dès lors, le commun négatif permet de mettre en lumière la domination du genre féminin dans les rebuts et le traitement – le care – qu'on leur accorde. Autrement dit, Mies et Benholdt Thomsen soulignent que ce sont en première ligne des communautés féminines qui héritent et prennent soin des communs négatifs, renforçant ainsi les dominations multiples auxquelles elles sont soumises.

## « HABITER LE CRASSIER » (DUPERREX, 2018)

Il s'agit donc de faire entrer en relation la théorie des communs avec notre époque où l'activité humaine devient l'équivalent d'une force géologique – l'Anthropocène (Bonneuil & Fressoz, 2013 ; Latour, 2014, 2015) ou le Plantationocène (Banerjee & Arjaliès, 2021 ; Berrier-Lucas *et al.*, à paraître ; Bigé & Citton, 2021 ; Ferdinand, 2019 ; Haraway, 2015 ; Haraway *et al.*, 2016) que nous lui préférons pour l'éclairage modernité/colonialité qu'il convoie – en tirant toutes les conséquences de cette rencontre et ainsi reconfigurer le champ des savoirs. Pour certain·es, cette entrée dans le Plantationocène, sera aussi l'occasion pour les communs d'un approfondissement démocratique où ces héritages de ruines « ruinées » (vestiges du passé) et/ou « ruineuses » (actives) devront faire l'objet de dialogues collectifs au sein des communautés concernées (Monnin, 2021 ; Stavo-Debauge, 2023).

C'est sur cette dimension centrale de la notion de déchets érigés en ruines constitutives du capitalisme moderne et en héritage de son activité qu'Anna Tsing et son équipe mobilisent les entités férales pour relier les communs négatifs aux enjeux décoloniaux dans un projet collectif d'atlas renouvelé (Tsing, 2015b, 2015a ; Tsing *et al.*, 2020). Les entités férales, assemblages à la fois naturel et culturel, élevées et transformées par les infrastructures capitalistes survivent et prolifèrent au-delà du contrôle humain. Il peut s'agir, par exemple, d'arbres qui réinvestissent des territoires, dont ils avaient été exclus par des infrastructures, ou des organismes introduits, qui se diffusent dans de nouveaux territoires détruisant les écologies natives, ou encore des guerres qui estropient les métabolismes et les écosystèmes. Les

4. Les éditions des mondes à faire ont rendu entièrement disponible le texte inédit de Sabu Kohso ici : <https://lundi.am/Fukushima-ses-invisibles>

similitudes avec l'approche latourienne sont fortes à ceci près que les noeuds d'avec le système capitaliste et la matrice coloniale sont ajoutés. L'atlas<sup>5</sup> invite donc à déplacer nos rapports à la nature, à décoloniser nos connaissances et nos praxis, et à réévaluer nos lieux d'habitation grâce à une poétique de la prolifération : l'atlas n'est plus seulement une vue d'ensemble donnant à voir et à penser le monde connu et celui à connaître. En suivant une entité férale imbriquée dans un contexte général (les différents régimes historiques de la modernité) selon la perspective des savoirs situés de Donna Haraway (1988), l'atlas devient une occasion d'entraînement collectif à se représenter les « lieux » (Lussault, 2017) tels que nous les vivons, dans leurs dislocations multiples (effets des colonisations) et avec leurs forces de résistances (projets d'émancipations) (Dutrait, 2022).

Assemblés, les communs négatifs et la féralité font le pont entre les critiques de la Modernité, du capitalisme et celles portant sur la colonialité et la matrice coloniale. Ainsi sont dévoilées les dynamiques écocidaires et épistémicides dans lesquelles les infrastructures socio-techniques du capitalisme produisent des « proliférations » impactant nos environnements (Citton, 2023). En effet, ce monde de ruines, historiquement localisé dans le Sud Global prolifère de partout ; ce monde de domestications déborde de son cadre génré, racialisé et de classes initial (Mies & Bennholdt-Thomsen, 2001 ; Tsing, 2015b). L'Occident n'étant plus considéré comme le centre de gravité du rapport au monde, les héritières et les héritiers des ruines apparaissent aux marges d'un monde en pleine prolifération capable de coloniser la machine modernisatrice (Dutrait, 2022). Grâce au récit situé nos modalités d'apprentissages et de production de connaissances de ruptures permettent d'appréhender l'incertitude et ainsi d'entrevoir des inspirations pour se repérer dans les controverses actuelles.

## CONCLUSION

Le renouveau théorique actuel témoigne, non d'un abandon de l'approche par les communs, mais d'une inscription dans les urgences de transitions socio-écologiques et de justice épistémique. Parce qu'ils permettent d'atterrir (Latour, 2017), les communs négatifs apparaissent comme une des alternatives la plus prometteuse du champ (Citton, 2023 ; Maurel, 2023).

L'écriture de cet essai est partie d'une anecdote illustrant la récupération opérée par la pensée dominante de la notion de commun. Elle nous a guidé sur le potentiel analytique du commun négatif, nous invitant à interroger aussi notre domaine professionnel. En effet, la connaissance a, elle aussi, été assiégée par des

phénomènes d'enclosures<sup>6</sup> propre au modèle capitaliste qui limitent l'accès, le partage et l'horizontalité des savoirs et pratiques. Cela parce que « nous vivons dans une “société de la connaissance”, largement dominée par une “économie de la connaissance”, dans laquelle les savoirs deviennent des enjeux de pouvoir et de richesse » (Crosnier, 2018, paragr. 30). Or, l'un des enjeux fondamentaux est de politiser l'invisible en communs négatifs (Monnin, 2023) afin de reconnaître le caractère « inapproprié », « impropre », « malpropre » des activités productivistes capitalistes (Maurel, 2023, p. 60). Ainsi en va-t-il, notamment, des mesures d'économie néolibérale et des doctrines managériales (Monnin, 2023) qui ont envahi notre champ, faisant du capitalisme académique la norme dominante (Gagnon, 2013 ; Jessop, 2018 ; Letiche *et al.*, 2017), détruisant les organisations comme les individus.

Ce numéro spécial est le fruit d'un travail scientifique, collectif, mené sur plusieurs années. Ses prémisses remontent à l'organisation du 17<sup>e</sup> congrès annuel du RIODD « Communs, communautés, territoires : quelles voies pour les transitions » à Aubervilliers, en 2022. À l'issue d'un processus d'évaluation en double aveugle par les pairs, l'équipe éditoriale invitée a retenu quatre articles publiés dans le présent opus (Bainville, Aubron & Philippon, 2024 ; Riegel & Chartier, 2024 ; Gardin, Jany-Catrice, Lefèvre-Chombart, Louey & Robert, 2024 ; Retsin & Petrella, 2024). La *ROR* remercie pour leur engagement, leur bienveillance et leur exigence dont elles et ils ont fait preuve tout au long du processus éditorial : Corinne VERCHER-CHAPTAL, Philippe EYNAUD, Clément FEGER, Charlène ARNAUD, Celine BERRIER-LUCAS, Vivien BLANCHET, Lovasoa RAMBOARISATA, les autrices et auteurs, les évaluatrices et évaluateurs anonymes.

La *Revue de l'Organisation Responsable* dédie ce numéro à la mémoire de notre amie, collègue et figure marquante de la revue † Françoise Quairel-Lanoizelée, décédée durant la finalisation de ce numéro.

## BIBLIOGRAPHIE

Arnaud, C., Ramboarisata, L., Berrier-Lucas, C. & Blanchet, V. 2023. Des recherches critiques au cœur des transitions dans le champ Business & Society. *Revue de l'organisation responsable*, 18 (3): 3-12.

Banerjee, S. B. & Arjaliès, D.-L. 2021. Celebrating the End of Enlightenment : Organization Theory in the Age of the Anthropocene and Gaia (and why neither is the solution to our ecological crisis). *Organization Theory*, 2 (4). [DOI] <https://doi.org/10.1177/26317877211036714>, mis en ligne le 25/08/2021, consulté le 30/05/2024.

5. Site web publiant les résultats du projet collectif porté par Anna L. Tsing, Jennifer Deger, Alder Keleman Saxena et Feifei Zhou au sein de l'université de Standford <https://feralatlas.org>

6. Le second mouvement – le premier s'étant produit dans les campagnes de l'Europe occidentale entre les XV<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Baron, C., Petit, O. & Romagny, B. 2011. 1. Le courant des « Common-Pool Resources », un bilan critique. In T. Dahou, M. Elloumi, F. Molle, M. Gassab & B. Romagny (dir.), *Pouvoirs, sociétés et nature au sud de la Méditerranée*: 27-52. Paris : Karthala. [DOI] <https://doi.org/10.3917/kart.dahou.2011.01.0027>, mis en ligne le 05/06/2018, consulté le 30/05/2024.

Berrier-Lucas, C., Ramboarisata, L., Delannon, N. & Langevin, M. (à paraître). P(a)enser à l'ère du Plantationocène : Les approches critiques de la RSE. In *Les Grands Courants de la RSE*. Paris : EMS.

Bigé, Y. & Citton, R. R. 2021. Ouvertures du décolonial à l'âge du plantacionocène. *Multitudes*, 3 (84): 108-112. [DOI] <https://doi.org/10.3917/mult.084.0108>, mis en ligne le 08/10/2021, consulté le 30/05/2024.

Blanchet, V. & Berrier-Lucas, C. 2021. 15 ans de recherches sur les transitions socio-écologiques : Bilan et propositions. *Revue de l'Organisation Responsable*, 16 (2): 3-11.

Bonnet, E., Landivar, D. & Monnin, A. 2021. *Héritage et fermeture : Une écologie du démantèlement*. Paris : Éditions Divergences.

Bonneuil, C. & Fressoz, J.-B. 2013. *L'événement anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*. Paris : Éditions du Seuil.

Charbonnier, P. 2015. *La fin d'un grand partage – Nature et société, de Durkheim à Descola*. Paris : CNRS Éditions.

Citton, Y. 2023. Les communs négatifs entre feralité et remaniement. *Multitudes*, 93 (4): 91-99. [DOI] <https://doi.org/10.3917/mult.093.0091>, mis en ligne le 21/12/2023, consulté le 30/05/2024.

Cornu, M., Orsi, F. & Rochfeld, J. (dir.) 2017. *Dictionnaire des biens communs*. Paris : PUF.

Crosnier, H. L. 2018. Une introduction aux communs de la connaissance. *tic&société*, 12 (1): 13-41. [DOI] <https://doi.org/10.4000/ticsociete.2481>, mis en ligne le 31/05/2024, consulté le 30/05/2024.

Dardot, P. & Laval, C. 2015. *Commun. Essai sur la révolution au XXIe siècle*. Paris : La Découverte.

Davis, H., & Todd, Z. 2017. On the Importance of a Date, or, Decolonizing the Anthropocene. *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 16 (4): 761-780.

Davis, J., Moulton, A. A., Van Sant, L. & Williams, B. 2019. Anthropocene, Capitalocene, ... Plantationocene? : A Manifesto for Ecological Justice in an Age of Global Crises. *Geography Compass*, 13 (5): 2-15. [DOI] <https://doi.org/10.1111/gec3.12438>, mis en ligne le 29/04/2019, consulté le 30/05/2024.

Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

Duperrex, M. 2018. Habiter le crassier. Un art anthropocène comme chronique de la catastrophe. *Transtext(e)s Transcultures* 跨文本跨文化. *Journal of Global Cultural Studies*, 13. [DOI] <https://doi.org/10.4000/transtexts.1075>, mis en ligne le 01/12/2018, consulté le 30/05/2024.

Dutrait, C. 2022. Reconnaître ce qui prolifère encore grâce au Feral Atlas : Une question de vie et de mort. *Les chantiers de la création. Revue pluridisciplinaire en Lettres, Langues, Arts et Civilisations*, 15. [DOI] <https://doi.org/10.4000/lcc.5915>, mis en ligne le 03/10/2022, consulté le 30/05/2024.

Eynaud, P., Feger, C. & Vercher-Chaptal, C. 2024. Les communs et leurs promesses : Pour une analyse documentée en matière de transition écologique et sociale. *Revue de l'Organisation Responsable*, 19 (2).

Ferdinand, M. 2019. *Une écologie décoloniale : Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Éditions du Seuil.

Gagnon, M. 2013. 4. Le travail professoral à l'ère du capitalisme universitaire. In P.-A. Lapointe, *La qualité du travail et de l'emploi au Québec*. Laval : Presses de l'Université Laval.

Hache, É. (Éd.) 2016. *Reclaim : Recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis.

Haraway, D. J. 1988. Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14 (3): 575-599. [DOI] <https://doi.org/10.2307/3178066>, consulté le 30/05/2024.

Haraway, D. J. 2015. Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene : Making Kin. *Environmental Humanities*, 6 (1): 159-165. [DOI] <https://doi.org/10.1215/22011919-3615934>, mis en ligne le 01/05/2015, consulté le 30/05/2024.

Haraway, D. J., Ishikawa, N., Gilbert, S. F., Olwig, K., Tsing, A. L. & Bubandt, N. 2016. Anthropologists Are Talking – About the Anthropocene. *Ethnos, Journal of Anthropology*, 81 (3): 535-564. [DOI] <https://doi.org/10.1080/00141844.2015.1105838>, mis en ligne le 05/11/2015, consulté le 30/05/2024.

Jessop, B. 2018. On academic capitalism. *Critical Policy Studies*, 12 (1): 104-109. [DOI] <https://doi.org/10.1080/19460171.2017.1403342>, mis en ligne le 22/11/2017, consulté le 30/05/2024.

Kohso, S. 2018. Socialisation catastrophique et capitalisme apocalyptique. In *Fukushima & ses invisibles*. Vaulx-en-Velin : Éditions des Mondes à faire. [URL] <https://lundi.am/fukushima-ses-invisibles>, mis en ligne le 23/04/2018, consulté le 30/05/2024.

Latour, B. 1991. *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte.

Latour, B. 2014. L'Anthropocène et la destruction de l'image du Globe. In É. Hache (Éd.), *De l'univers clos au monde infini*: 27-54. Bellevaux : Éditions Dehors.

Latour, B. 2015. *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte.

Latour, B. 2017. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte.

Letiche, H., Lightfoot, G. & Lilley, S. 2017. Classements, capitalisme académique et affects des chercheurs en gestion. *Revue française de gestion*, 267 (6): 97-115. [DOI] <https://doi.org/10.3166/rfg.2017.00185>, mis en ligne le 11/12/2017, consulté le 30/05/2024.

Locher, F. 2013. Les pâturages de la Guerre froide : Garrett Hardin et la « Tragédie des communs ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 60-1 (1): 7-36. [DOI] <https://doi.org/10.3917/rhmc.601.0007>, mis en ligne le 19/08/2013, consulté le 30/05/2024.

Lussault, M. 2017. *Hyper-lieux : Les nouvelles géographies de la mondialisation*. Paris : Éditions du Seuil.

Malm, A. 2018. *L'anthropocène contre l'histoire : Le réchauffement climatique à l'ère du capital*. Paris : La Fabrique.

Mandard, M. 2021. Les fonctions des connaissances produites par les sciences de gestion. *Question(s) de management*, 32 (2): 157-165. [DOI] <https://doi.org/10.3917/qdm.212.0157>, mis en ligne le 14/04/2021, consulté le 30/05/2024.

Maurel, L. 2023. Des communs positifs aux communs négatifs. Repenser les communs à l'ère de l'Anthropocène. *Multitudes*, 93 (4): 56-61. [DOI] <https://doi.org/10.3917/mult.093.0056>, mis en ligne le 21/12/2023, consulté le 30/05/2024.

Merchant, C. 1989. *Ecological revolutions: Nature, gender, and science in New England*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.

Merchant, C. 1990. Gender and environmental history. *The Journal of American History*, 76 (4): 1117-1121. [DOI]

<https://doi.org/10.2307/2936589>, mis en ligne le 01/03/1990, consulté le 30/05/2024.

Merchant, C. 2006. The scientific revolution and The Death of Nature. *Isis*, 97 (3): 513-533.

Mies, M. & Bennholdt-Thomsen, V. 2001. Defending, Reclaiming and Reinventing the Commons. *Canadian Journal of Development Studies / Revue Canadienne d'études Du Développement*, 22 (4): 997-1023. [DOI] <https://doi.org/10.1080/02255189.2001.9669952>, mis en ligne le 24/02/2011, consulté le 30/05/2024.

Mies, M. & Shiva, V. 1993. *Ecofeminism*. London: Zed Books.

Mignolo, W. D. 2011. *The darker side of Western modernity: Global futures, decolonial options*. Durham: Duke University Press.

Monnin, A. 2021. Les « communs négatifs ». Entre déchets et ruines. *Études, Septembre*, (9): 59-68. [DOI] <https://doi.org/10.3917/etu.4285.0059>, mis en ligne le 01/09/2021, consulté le 30/05/2024.

Monnin, A. 2023. Retour sur les communs négatifs. *Multitudes*, 93 (4): 47-54. [DOI] <https://doi.org/10.3917/mult.093.0047>, mis en ligne le 21/12/2023, consulté le 30/05/2024.

Plumwood, V. 1993. *Feminism and the Mastery of Nature*. London: Routledge.

Ramboarisata, L., Berrier-Lucas, C., Aissi Ben Fekih, L., Benouakrim, H., Ramonjy, D. & Tello Rozas, S. (2022). Décoloniser la RSE : perspectives plurielles. *Revue de l'Organisation Responsable*, 17 (2): 5-35.

Shiva, V. 1993. GATT, Agriculture and Third World Women. In M. Mies & V. Shiva (Éds.), *Ecofeminism*. London: Zed Books.

Stavo-Debauge, J. 2023. Les « communs négatifs » et se démettre en commun. *Multitudes*, 93 (4): 101-106. [DOI] <https://doi.org/10.3917/mult.093.0101>, mis en ligne le 21/12/2023, consulté le 30/05/2024.

Tsing, A. L. 2015a. *Feral Biologies*. London: Anthropological Visions of Sustainable Futures, University College London.

Tsing, A. L. 2015b. *The mushroom at the end of the world : On the possibility of life in capitalist ruins*. Princeton: Princeton University Press.

Tsing, A. L., Deger, J., Saxena, A. K. & Zhou, F. 2020. *FeralAtlas : The More-Than-Human Anthropocene*. Stanford: Stanford University Press. [DOI] <https://doi.org/10.21627/2020fa>, mis en ligne en 2021, consulté le 30/05/2024.

Vergès, F. 2017. Racial Capitalocene. In G. T. Johnson & A. Lubin (Éds.), *Futures of Black radicalism*. Paris: Verso.